

DÉCHAÎNEMENT



La vision d'*Entrée du personnel* est douloureuse sans être pénible, édifiante sans être didactique. La violence y est sensuelle et la colère figée dans la sidération.

Les images appartiennent pour une part aux films militants qui dénoncent les traitements infligés aux bêtes dans l'industrie alimentaire (de Franju à Geyrhalter pour les meilleurs) et, pour une autre, au cinéma qui révèle la chosification de l'humain par le travail à la chaîne (*Trois huit* de Philippe Le Guay, *Ressources humaines* de Laurent Cantet, *Avec le sang des autres* de Bruno Muel).

En voix-off, des ouvriers qui travaillent à la chaîne dans les usines normandes de préparation de la viande racontent ce qu'ils vivent : l'entrée à l'usine, les trois premiers mois nécessaires

pour se faire à la dureté de la tâche et surmonter le dégoût du sang, l'usure précoce du corps, les muscles et les articulations qui lâchent. L'image est le contrepoint cruel du récit : les corps-machines d'ouvriers qui se délitent sont figurés par les carcasses d'animaux suspendues sur la chaîne, écorchées, dépecées, désossées. Les ouvriers sont « mis en morceaux » comme les bêtes qu'ils abattent et préparent à la consommation. Ils se disent anéantis, physiquement et mentalement, par l'humiliante aliénation d'une tâche éreintante. Tâche à laquelle ils consentent malgré tout pour survivre, et qui les tue.

Entrée du personnel nous dit que la condition ouvrière ne s'est pas améliorée depuis *Métropolis* ou *Les Temps modernes* : l'usine

est toujours un Moloch insatiable, et la chaîne une plaisanterie cruelle qui transforme le manœuvre en automate burlesque. Il semble que la situation ait même empiré : « dans Charlot, quand la chaîne est trop rapide, il suffit d'appuyer sur un bouton ! », s'exclame un ouvrier syndiqué. Ironie de l'histoire : les syndicalistes de 2011 sont nostalgiques du fordisme. Le progrès technique offre bien sûr de nouvelles machines qui facilitent la tâche. Mais « il faut produire plus pour

Entrée du personnel
de Manuela Frésil
EXPÉRIENCE DU REGARD

Ven - 21h15 - salle 5
Sam - 14h30 - salle 1

rentabiliser l'investissement et, en fin de compte, le travail se durcit ».

Au cours de son exploration, Manuela Frésil réalise une descente aux enfers. Tel Dante ému par la beauté des lieux, elle passe d'un cercle à l'autre: la volaille pour commencer, puis les porcs, et pour finir les bovins. Elle filme l'affairement des ouvriers pressés par les impératifs de production. Les damnés du dernier cercle découpent les bœufs à la sortie de l'abattoir. Les bêtes pendues aux crochets ne sont pas encore tout à fait mortes et «réagissent» au couteau par des soubresauts violents. Les récits en voix-off, quant à eux, sont de plus en plus révoltants. Vers la fin du film, une femme raconte qu'elle a renoncé à sa promotion parce que le contrat qu'on lui faisait signer lui imposait de devenir, à son tour, un bourreau pour ses anciennes collègues.

Tout en progressant de concert dans l'horreur, les récit en voix-off et l'image entretiennent un rapport flottant. La plupart du temps, ils ne coïncident pas, ce qui permet

des courts-circuits saisissants, où l'image vaut comme commentaire indigné: une jeune femme raconte que le jour de son entrée à l'usine un supérieur à l'humour douteux s'est exclamé: «tiens, voilà de la chair fraîche!». À la réflexion misogynne du manager répond, à l'image, l'emboîtement de cuisses de volaille dans une barquette.

La lenteur appliquée des mouvements de caméra et la composition savante des plans nous installent dans une contemplation malaisée qui suscite une culpabilité lancinante. Cette ambivalence se retrouve dans l'attention particulière que Manuela Frésil porte au geste du travailleur: elle demande aux ouvriers de mimer devant l'usine, à vide, ce mouvement pendulaire qui, pendant la journée de travail, les réduit à un rouage de la chaîne. La répétition usante du mouvement utile à la production, une fois élevée au rang de chorégraphie, n'est plus la propriété d'un patron mais devient la création des ouvriers, l'expression de leur émancipation. L'idée simple et efficace de cette danse silencieuse, de cette

pantomime étrange, opère une jonction singulière de l'esthétique et du politique.

Film d'horreur sociologique, *Entrée du personnel* marie le meilleur du cinéma bis aux grandes œuvres de la sociologie du travail. La violence feutrée de certaines séquences, qui effarent plus qu'elles ne dégoûtent, évoque les cauchemars de Cronenberg ou d'Argento: un porc pendu par les pattes, effroyablement anthropomorphe, est tranché en deux dans le sens de la longueur, en un souffle, comme on déchire une feuille de papier. Quant aux témoignages des ouvriers, dont la valeur littéraire est soulignée par une lecture précise où l'émotion affleure avec tact, ils nous renvoient à la lecture des classiques: *La Condition ouvrière* de Simone Weil ou *L'Établi* de Robert Linhardt qui dépeignent l'usine de l'intérieur, dans une prose lapidaire, sans misérabilisme.

Antoine Garraud
Photo: Boklm

HISTOIRE D'UNE SÉPARATION

Le chant d'un muezzin sur une ville enneigée, des détonations au loin qui suggèrent des tirs, les cloches d'une église et les explosions sourdes d'un feu d'artifice, introduisent Sarajevo. Musulmane, chrétienne, la ville résonne de feux, ceux de la fête évoquant ceux des fusils, à l'image de cette Europe de l'Est qu'il devient difficile de nommer. Ex-Yougoslavie, Bosnie-Herzégovine, Fédération musulmane bosniaque, République Serbe, sont les noms composés du territoire déchiré qu'explore Daniele Gaglianone.

Cette exploration est guidée par les rencontres. Nous marchons derrière les témoins et ne voyons que leur dos, leur nuque, leurs cheveux, et

non les paysages traversés. L'espace en devient confus. Tout paraît d'un même gris, humide et indéfini. Les intérieurs sont plus flous encore. Le cadre enserme les yeux des personnages, ignore parfois jusqu'à la bouche qui parle, occultant le décor. Un canapé, parfois l'angle d'une table échappent à l'effacement. Mais pas moyen de savoir à quoi ressemblent ces maisons. Elles ne sont que ces yeux, comme les rues ne sont que ces dos.

Ce territoire «sans paysages» se révèle cartographique. Les reliefs et les tracés émergent au gré des descentes, des montées, des colines, des routes... Routes qui semblent avoir précédé la terre: ce ne



sont pas elles qui découpent, c'est la terre qui les entoure, comme une carte aux couleurs inversées où la mer serait blanche et la terre bleue. Et parce qu'elle constitue la seule frontière tangible, il semble que cette route ne puisse être quittée, elle est la «prison de peuples» en perpétuelle traversée. Chaque entretien débute ainsi par une pérégrination à pied, en voiture, en tramway, en barque même. Mais la traversée semble une marche forcée. Chacun, pressé de rejoindre son «côté» semble affronter les trajets quotidiens comme une obligation. Le droit de circulation devient un fardeau. C'est à la station terminus de la ligne de tram que témoignera un homme. Ses yeux baissés laissent défiler les tramways vides, prisonniers de leurs rails; tramways dont la condition évoque celle de leurs usagers: pas d'exploration possible, pas de digressions, que des allers-retours.

Quand on quitte la ville, c'est pour s'enfoncer dans les sous-bois, mais sans jamais quitter les tracés. Là, les collines sont escarpées et mènent irrémédiablement à la chute. «Avant la guerre, une fille poussa une autre fille du haut de cette montagne» dit le berger qui nous guide. Avant. Avant il y avait un épais bois de bouleaux qu'une tempête de grêle a ravagé, ou un verger que «les mauvaises herbes ont avalé». Ici aussi il est déconseillé de quitter la route: «il vaut mieux ne pas aller par là,

tout est mangé par l'herbe». La nature a avalé les fils de Srebrenica. Elle est devenue hostile et les arbres cachent désormais les cadavres.

Ainsi, la division est aussi bien temporelle que physique. Comme le révèle un habitant de Sarajevo, il y a pour chacun un avant et un après la guerre, comme un avant et un après Jésus-Christ, une fracture du calendrier comme une fissure géologique. La traversée du temps se fait à reculons, comme dans ce plan de la première rencontre où les voitures et les passants sont rembobinés. Quand les archives interviennent - rarement - elles évoquent à nouveau des marcheurs: femmes et enfants déplacés ou soldats blessés. Si elles sont sonores, ce sont les voix de Milosevic ou Karadzic qui semblent résonner encore dans les murs de Sarajevo. Mais ces paroles sont désincarnées comme celles de fantomatiques Dieux de la guerre.

C'est donc la parole des inconnus qui dira cette histoire de séparation. Une parole libre de s'écouler, dans toutes les langues, rendant ces rencontres dans la chair de leur durée. Parce qu'enfin il faudra trois heures et quelques dix rencontres pour ne pas faire de nous des «war tourists». Serbes ou musulmans, à Sarajevo, Srebrenica ou ailleurs, il ne s'agit pas de donner à chacun le même temps de parole ou de respecter un équilibre des confessions représentées. L'un

sera écouté deux fois, un autre sera seulement aperçu. Si les motifs se répètent - les silhouettes de dos, les yeux -, le dispositif n'est pas rigide. Il reste ouvert, parfois dépassé par un échange inattendu ou des adresses au hors-champ. «Ceux qui regarderont ce film ne sentiront pas le parfum du café», dit un jeune serbe.

«Il est plus facile de regarder depuis l'extérieur»: nous devons alors chercher dans ces yeux ce qu'ils ont vu, comme nous chercherions sur les murs les impacts des balles. Parce que «la guerre qui n'aura pas lieu» («rata nece biti») est finalement la guerre qui ne cessera pas. Comme la terre, les morceaux de corps qui s'accumulent à la Commission Internationale des Personnes Disparues peinent à être recollés. Et malgré un final presque naïf, dont le sourire enfantin n'échappe pas au cliché, la fracture fratricide apparaît trop profonde. Rata Nece Biti rappelle à nous ces murs, qui se dressent encore là où ils sont tombés.

Lune Riboni
Photo: Lune Riboni

Rata Nece Biti

de Daniele Gaglianone

ROUTE DU DOC: ITALIE

Ven - 14h45 - Salle 5

TERRE PROMISE

«La plupart des hommes se sont tus, et on laissé courir le temps»: imaginant le récit d'un extraterrestre qui découvre la Terre, Andrea Caccia emporte le spectateur dans l'appréhension ludique d'un témoignage construit entre pure fiction et matière documentaire.

Outil historique de la critique, des *Lettres Persanes* de Montesquieu au *Candide* de Voltaire, le naïf,

comme garantie de sincérité, réactive ici un étonnement non feint. L'utilisation de l'étranger absolu - celui qui viendrait d'une autre planète - offre au réalisateur la possibilité d'inventer un regard neuf. Apeuré, à la fois curieux et résigné à rester toujours un étranger, un être différent, perdu dans une masse humaine qui ne le reconnaît pas en tant qu'individu, le narrateur est le seul être doué de parole

dans ce film où les humains sont muets. Ceux-ci ne sont d'ailleurs que des figurants à l'image: aucun personnage, pas d'action, pas de trame scénaristique.

Le dispositif est simple: une voix inconnue se superpose aux images glanées dans la ville. L'origine véritable de ces plans reste incertaine. Images extraites d'archives, de la télévision, filmées par le réalisateur lui-même? Le



tout ne fait sens que grâce à la distanciation imposée par la voix off. Réemployée comme pur outil de fiction, son pouvoir évocateur prend en charge le récit.

L'Estate Vola enchaîne les plans frontaux à hauteur d'épaule. Les Milanais regardent avec curiosité cette caméra. Elle n'a rien à faire là, mais ne semble jamais contrarier leur sérénité. Chargés du sens que la voix off leur insuffle, ces regards s'additionnent, observant avec autant d'attention le filmeur, cet étranger, que le spectateur.

Le montage dynamique crée des formes urbaines géométriques et inédites; Andrea Caccia construit ici une gigue aérienne. La caméra, le nez toujours en l'air, semble vouloir s'envoler. Le ciel est un motif récurrent dans le film. Les hommes l'observent avec des lunettes le temps d'une éclipse solaire. Les avions le traversent, passent et repassent. Ce bleu du ciel évoque un ailleurs: celui familier de l'extraterrestre.

Le film ne nous apprend rien de Milan ou de ses particularités, il souligne simplement ce qui rapproche cette ville des autres

métropoles européennes: la solitude, l'individualisme, l'architecture moderne comme cercueil froid d'une société sans chaleur. La musique électronique est omniprésente, tantôt cérémonielle, ou plus percutante, sinuant des bruits de machines. Elle renforce cette sensation d'étrangeté, de décalage avec la réalité milanaise, passée ou actuelle. On entend également des grésillements en fond sonore, comme l'indice d'une communication vacillante, d'un faible contact entre le narrateur et le lieu d'émission de la musique. Tout indique que le témoignage est fragile et que la frontière entre émetteur et récepteur, regardant et regardé est ténue, mouvante.

Les dernières minutes du film l'éclairent sous un autre angle, plus large. Les images ont disparu, l'écran est noir et la voix off s'est tue. S'affiche alors le contenu d'une lettre, pareille à des sous-titres qui ne traduisent aucune voix audible. Le silence refait surface, glaçant. La lettre que nous lisons a été écrite en 1999 par deux enfants guinéens, Yaguine Kolta et Fodé Tounkara, peu avant leur mort au cours de leur voyage vers l'Europe.

Destinée aux dirigeants européens, elle les exhorte à prendre en compte la détresse des jeunes Africains.

Par ce geste final, Andrea Caccia rabat brutalement sa rêverie extraterrestre sur la dure réalité: celle de l'immigration économique ou politique d'un continent africain en demande d'aide. C'est à rebours que l'on saisit la mélancolie de cette voix, son caractère désespéré. Cette lettre est la missive d'une mission qui a échoué, d'un rendez-vous manqué.

Tout est là, déjà, dans ces courtes minutes d'une rêverie fabriquée, qui, combinée à un final tranchant, dit mieux que toutes les leçons humanitaires la détresse des voix rarement entendues. L'Estate Vola est ouvert à de multiples lectures, sa construction même appelant à la diversité de perceptions, aussi bien testament que SOS, fantasme ou métaphore, poème, documentaire et ode à un imaginaire militant.

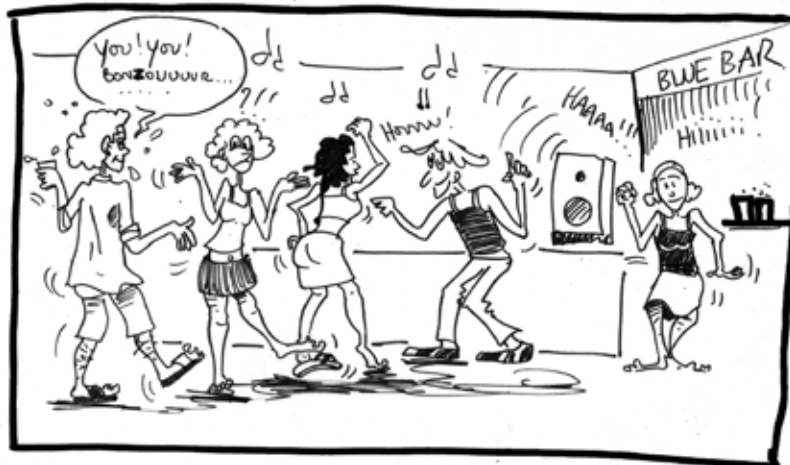
LES PLANS DRAGUE À LUSSAS



Dans la file d'attente vers 9h50...



A la cantine vers 13h15...



Au Blue Bar vers 3h30...



Dans les vestiaires bénévoles vers 8h25...



Au camping de la Madonne vers 6h15...

VENDREDI 26 AOÛT

Salle **1**

matin

10h - JOURNÉE SACEM
Atelier autour de la collection
Une leçon particulière de
musique avec...
devenue une référence du
documentaire musical.
*Atelier animé par Olivier
Bernard (Sacem)
en présence de Olivier
Bernager (Producteur) et
Jean-François Jung
(Réalisateur).*

après-midi

14h30 - JOURNÉE SACEM
Captation de musique vivante
*Table ronde animée par Olivier
Bernard (Sacem)
avec Frank Cassenti, Jean-
François Jung, Stéphane
Kowalczyk, Olivier Meston,
Alexandre Perrier.*

soir

21h00 - ROUTE DU DOC:
ITALIE - Familles
J'attends une femme
Chiara Malta - 2010 - 20'
Circo Togni Home Movies
Giulio Bursi, Paolo Simoni,
Mirco Santi - 2006 - 53'
*Présentation et débat: Federico
Rossin et
Christophe Postic
En présence de Gianmarco
Torri, Paolo Simoni.*

Salle **2**

matin

10h - CABINET D'AMATEURS
avec Patrice Flichy
*Coordination: Pierre-Oscar
Levy
Avec Lune Riboni.
Invités: Patrice Flichy, Christian
Slamon, François Suchet.*

après-midi

14h30 - LE CABINET
D'AMATEURS
La notion d'auteur avec
Christian Salmon
Burma VJ
Anders Østergaard
- 2009 - 85'
*Coordination: Pierre-Oscar
Levy.
Avec Lune Riboni.
Invités: Patrice Flichy, Christian
Slamon, François Suchet.*

soir

21h00 - REDIFFUSIONS
**Tahrir
(Place de la Libération)**
Stefano Savona - 2011 - 90'
*Débat en présence du
réalisateur.*

Salle **3**

matin

10h15 - EXPÉRIENCES DU
REGARD
Promesse
Jéro Yun - 2010 - 13'
La Langue de Zahra
Fatima Sissani - 2011 - 93'
*Présentation: Philippe Boucq et
Pierre-Yves Vandeweerd.
Débat en présence des
réalisateurs.*

après-midi

14h45 - ROUTE DU DOC:
ITALIE
Il n'y aura pas de guerre!
Daniele Gaglianone - 2008
- 170'
*Présentation et débat: Federico
Rossin et Christophe Postic.*

soir

21h15 - JOURNÉE SACEM
- Prix Sacem 2011
Gnawa Music - Corps et Âme
Frank Cassenti - 2010 - 52'
*Remise du prix Sacem du
documentaire de création à
Frank Cassenti par Pascal
Ianco.*

Salle **4**

matin

10h30 - CNC - Écrire et
développer un documentaire
de création
Atelier autour du projet
Braddock America
de Jean-Loïc Portron et
Gabriella Kessler
*En présence de Valentine
Roulet (CNC), Gabriella Kessler,
Jean-Loïc Portron
et Christine Doublet (Programm
33).*

après-midi

15h00 - REDIFFUSIONS
L'Ingénieur et le Prothésiste
Maya Kosa - 2010 - 20'
Entre terre et ciel
Vincent Ducros - 2011 - 68'
17h00 - REDIFFUSIONS
Promesse
Jéro Yun - 2010 - 13'
La Langue de Zahra
Fatima Sissani - 2011 - 93'

soir

21h30 - REDIFFUSION
Torre Bela
Thomas Harlan - 1978 - 84'
23h - REDIFFUSION
Two Times 4'33"
Manon de Boer - 2008 - 10'
**Think about wood,
Think about metal**
Manon de Boer - 2011 - 48'

Salle **5**

matin

10h15 - Rediffusions
Anna
Alberto Grifi, Massimo
Sarchielli - 1972-1973 - 225'

après-midi

14h45 - UNE HISTOIRE DE
PRODUCTION: NORD-OUEST
- Les Films du Tambour
de Soie - Une histoire de
production
Nous, princesses de Clèves
Régis Sauder - 2010 - 69'
Avec nos yeux
Marion Aldighieri
*Débat en présence d'Alexandre
Cornu et
Sylvie Randonneix.*

soir

21h15 - EXPÉRIENCES DU
REGARD
Tour de main
Demis Herenger - 2011 - 18'
Entrée du personnel
Manuela Frésil - 2011 - 59'
*Présentation: Philippe Boucq et
Pierre-Yves Vandeweerd.
Débats en présence des
réalisateurs.*

10h-13h Ardèche Images
Permanence avec Armelle
Sèvre sur les inscriptions et les
possibilités de financements.

15h-18h, Séance Jeune public
(8-12 ans), sur inscription à
l'Accueil public
(participation : 3 €).

PLEIN AIR

21h30
Can not Be Anything against the Wind
Flatform - 2010 - 6'
L'herbe poussera sur vos villes
Sophie Fiennes - 2010 - 105'

HORS CHAMP : René Ballesteros, Tom Brauer. Dessins: David Caubère. Photos : Boklm, Lune Riboni. Maquette : savares Flaviva Tavares.
Elitza Gueorguieva, Béatrice Fabienne, Lune Riboni, Nathalie Montoya, Pauline Labadie, Rafael Flichman,

▼ La rédaction remercie Anita. La graphiste remercie Ivan et le - hic i - Green bar et le - hic i - Blue bar. ▼